

Charles Pellarin (1804-1883)

médecin de la Marine, saint-simonien et fouriériste, beau-frère de Littré *

par le Dr Michel VALENTIN **

En avril 1868 parut à Paris, à la Librairie des sciences médicales, rue des Saints-Pères, un livre in 8° de 239 pages intitulé *Souvenirs anecdotiques*, portant en sous-titre « Médecine navale, saint-simonisme, chouannerie ». Ces termes « assez disparates » et le caractère autobiographique de cet opuscule justifieraient à eux seuls l'intérêt qu'on pourrait lui porter si, de plus, aujourd'hui notre curiosité n'était pas aiguisée par le nom de son auteur : le docteur Charles Pellarin (1804-1883), dont deux frères jumeaux ont appartenu comme lui au Corps de santé de la Marine, après qu'il eut lui-même démissionné pour rejoindre le Père Enfantin puis Fourier, fit une carrière honorable de journaliste et de médecin praticien à Montrouge, et devint le beau-frère d'Emile Littré. Il épousa en effet, le 20 juin 1854, Claude-Adèle Conil-Lacoste, dont la sœur, Pauline, était la femme du grand lexicographe depuis 1839.

L'entourage familial des hommes célèbres nous renseigne parfois sur eux. Les souvenirs de Pellarin nous éclairent sur une foule de détails touchant la médecine navale et l'enseignement médical, le monde intellectuel, les mouvements de pensée et les événements de son temps.

L'auteur s'y révèle un témoin loyal, convaincu et non partisan, indulgent et plein d'humour. S'il s'avoue comme « un ami fervent de la vérité, de la justice et de l'humanité », selon les conclusions de sa préface, il garde pourtant une modestie et une simplicité qui le rendent éminemment sympathique et justifient l'appellation de « bon docteur Pellarin » que lui donnaient ses

* Communication présentée à la séance du 17 octobre 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 52, rue de Garches, 92210 Saint-Cloud.

contemporains. Alors, il ne nous semble pas déplacé d'en dire quelques mots dans cette séance qui célèbre la mémoire de son illustre beau-frère.

Esprit-Charles Pellarin est né le 4 frimaire an XIII, c'est-à-dire le 25 novembre 1804, dans les Côtes-du-Nord, à Jugon, charmante petite ville alors située entre deux étangs séparés par un bourg féodal, qui maintenant ne domine plus qu'un seul « lac », l'autre ayant été asséché. Il fut baptisé le dimanche suivant, le 2 décembre, jour du couronnement de l'Empereur, le parrain étant son oncle, le lieutenant des douanes Cloteaux, de Binic, époux d'une sœur de sa mère, et la marraine son autre tante maternelle, Victoire Rogon, veuve Parrenin, de Lamballe, dont le mari, le lieutenant de carabiniers Parrenin, mort en l'an X à l'armée d'Italie, était un ancien garde suisse « du nombre des défenseurs de l'infortuné Louis XVI dans la journée du 10 août ». Si nous insistons sur ce détail, c'est que le père d'Esprit-Charles, baigadier de gendarmerie à Jugon au moment de la naissance, Jean-Pierre Pellarin, originaire d'un petit village de Savoie où il était né le 21 avril 1770 dans une famille paysanne, avait lui aussi porté l'habit rouge et blanc des gardes suisses et combattu sans espoir pour le roi le 10 août, avant de servir la République, comme son futur beau-frère Cloteaux. Fait prisonnier à Cholet par les Vendéens, il fut sauvé du massacre par le geste de clémence de Bonchamp expirant.

La mère d'Esprit-Charles, épouse du brigadier Jean-Pierre Pellarin, née Marie-Madeleine-Charlotte Rogon, était la fille du citoyen Charles Rogon, maire de Coëtmieux depuis 1789, assassiné par les Chouans en 1799. Ce grand-père de Charles-Pellarin, dont il était très fier, était en fait le chevalier Charles Rogon de Kertanguy, demeurant en son château de la Noë-Halé, fils d'un capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes. Gagné aux idées nouvelles, mais n'ayant rien perdu du sens de l'honneur, il avait pris en main, au risque de la guillotine, les intérêts des familles de la Guyomaraïs et de Nantais, tragiquement compromises dans la conjuration bretonne lors de la mort du marquis de la Rouërie. Charles Pellarin cite une belle lettre qu'il écrivit en l'an VI aux demoiselles de Nantais : « ... Ce n'est pas que je n'eusse une parfaite connaissance des décrets qui prescrivaient les déclarations de biens de ceux qui se trouvaient dans votre position ; mais cette démarche n'était pas dans mes principes... » Cela n'empêcha pas des irréguliers royalistes de l'abattre sauvagement, deux ans plus tard, lorsqu'il parcourrait seul les campagnes isolées pour faire rentrer les impôts.

La mère de Charles Pellarin mourut très jeune quand lui-même n'avait que sept mois, et son père se remaria plus tard avec Françoise Blanchard, de Corlay, dont il eut plusieurs enfants. Charles, sa sœur, ses trois demi-sœurs et leurs parents formaient une famille très unie et leur vie s'écoula sans heurts à Jugon puis à Saint-Alban, au nord de Lamballe, à la ferme des Salles qui appartenait en propre à Charles et où Jean Pellarin était revenu après avoir guerroyé en Espagne et ailleurs sous les étendards de l'Empire. La conduite délicate et l'affection sans faille que montra Françoise Pellarin à l'égard de son beau-fils furent pour lui exemplaires, et il en parla toujours avec émotion. Elève au collège de Saint-Brieuc, il y obtint de mul-

tiples prix ; et il raconte qu'aux distributions, l'assemblée murmurait : « C'est le fils d'un gendarme... », et qu'il « avait alors la petitesse de souffrir du propos ».

C'est en octobre 1823 qu'il arriva à Brest pour commencer ses études médicales dans le cadre de la médecine navale, où les embarquements et les enseignements à l'école alternaient alors pendant des années.

Les premières gardes d'« élève externe » qu'il eut à prendre dans l'hôpital du bagne, qui dépendait de la Marine et donnait à la ville de Brest un cachet tout spécial, l'aguerrirent vite. Les descriptions hautes en couleur de l'enseignement à l'école de Brest, en pleine période de fanatisme « broussaisien », font revivre les professeurs, c'est-à-dire d'abord les chirurgiens et médecins en chef, dont certains ne se préoccupaient nullement de faire des cours aux élèves. Pour certains, les activités politiques dominaient. Comme partout en France, les libéraux qui se raccrochaient au souvenir de l'Empire supportaient mal d'être gouvernés par les ultras qui n'étaient qu'une minorité. Pellarin, qui ne cache pas ses sympathies libérales, n'en témoigne pas moins son admiration pour le second médecin en chef Legris-Duval qui, par conviction loyale, était fidèle aux Bourbon, comme son frère l'abbé Legris-Duval, héros royaliste qui avait refusé d'être nommé évêque à la Restauration, pour rester un simple prêtre. Legris-Duval était l'ami et le disciple de Laennec, et Pellarin nous donne le portrait du père de celui-ci qu'il avait souvent vu à Saint-Brieuc : « C'était un petit vieillard à l'air éveillé, fidèle de tous points au costume d'avant 89 : culotte courte, souliers à boucles, frac carré à la française, ailes de pigeon poudrées et surmontées du tricorne... connu pour sa gaieté et ses saillies... et l'on racontait de lui des distractions singulières... » Comme son illustre ami, Legris-Duval exerçait remarquablement les élèves à l'examen des malades. « Il se montrait envers ces derniers d'une douceur et d'une bonté remarquables, interrogeant en breton, de sa voix câline et fêlée, les ouvriers du port et les marins... qui ne comprenaient que cette vieille langue celtique... » La tuberculose, qu'il avait contractée pendant sa captivité en Nouvelle-Ecosse, après un rude combat sur le *D'Hautpoul* où il avait fait l'admiration de tous en 1808, l'usait lentement. Mais il se dévouait sans cesse à l'enseignement et à ses malades. Une remarque intéressante nous apprend que, « malgré son attachement et son admiration pour Laennec qui descendait chez lui lorsqu'il venait à Brest », Legris-Duval s'était épris « comme à peu près tout le monde » de la doctrine antiphlogistique de Broussais et de son cortège de saignées, d'application de sangsues, etc. Un seul médecin du port, M. Taxile Saint-Vincent, résistait à l'engouement général, et les étudiants le traitaient de « polypharmacarque » parce qu'il conservait l'usage d'anciennes formules... Cependant, son indépendance d'esprit et sa conscience méticuleuse étaient une leçon.

Dans le groupe pittoresque de ses camarades d'études que nous décrit Pellarin, certains noms émergent : d'abord c'était Kérouman, « l'homme universel », pharmacien encyclopédiste, anatomiste et historien, inventeur plus tard d'un procédé nouveau de conserve des viandes salées, démissionnaire et

pourtant repris ensuite en charge par la Marine lorsque, après une vie d'aventure, ayant perdu la raison, il fut interné à Charenton aux frais de l'Etat, peut-être parce qu'il était sans doute le fils naturel de Kéraudren, l'inspecteur général du Service de santé de la Marine depuis l'Empire jusqu'à Louis-Philippe. Parmi d'autres, voici Marcellin Duval, qui sera un illustre anatomiste ; Casimir Forget, qui venait de Rochefort à Brest faire un tour au bal avant de commencer la carrière navale qui le mènerait à la faculté de Strasbourg par un singulier paradoxe ; Eugène Sue ne faisant « qu'une apparition de chirurgien auxiliaire, le temps de prendre les types... de ses héros maritimes » ; Romand, qui sera collaborateur de Laménais ; Ducoux, futur préfet de police après les journées de juin 1848 ; Lebreton, un moment parlementaire et secrétaire d'Etat à la Marine pendant la II^e République. Toute cette jeunesse étudiante, dévorant le « Mémorial de Sainte-Hélène », veillant tard et jouant parfois gros jeu dans un café famélique, partageait son temps le jour entre les services de l'hôpital Saint-Louis, de l'hôpital « brûlé » qui, rebâti, prendra le nom du ministre Clermont-Tonnerre, et de l'hôpital du bagne où Pellarin fut parfois le témoin de scènes atroces, bastonnades mortelles, exécution capitale suivie d'expériences galvaniques, sans compter une pathologie particulière.

A la fin de 1824, l'élève Pellarin fut nommé pour une courte période chirurgien auxiliaire de 3^e classe pour assurer le service d'une succursale des hôpitaux, remise en activité à Pontanezen, à 2 kilomètres de Brest. Dans ces bâtiments, qui dataient de la guerre d'indépendance américaine, on mit des vénériens et des chroniques. Ce fut pour Pellarin et ses camarades l'occasion d'une vie champêtre et tranquille où le médecin en chef Fischer leur faisait expérimenter un traitement au chlorure d'or contre la syphilis, qui fut bientôt abandonné.

Licencié de son emploi temporaire, Pellarin se retira quelque temps dans sa famille alors à Corlay, tout en continuant à étudier, soignant le vieux chirurgien du village, Guérin qui, en 1792, avait encouragé Broussais à devenir médecin en le décourageant de prendre du service dans la Marine qui lui apporta, par une importante part de prise, le moyen de continuer ses études après le massacre de ses parents par les chouans à Pleurtuit. Alors qu'il pensait abandonner la Marine et partir à Paris terminer ses études, l'annonce d'un prochain concours pour la 3^e classe ramena en 1827 Charles Pellarin à Brest où il fut reçu aux épreuves présidées par le nouveau second chirurgien en chef Fouillioy. Placé d'abord en stage dans le service de ce brillant opérateur, il put apprécier les qualités éminentes de ce maître incontesté de la chirurgie qui avait, entre autres idées novatrices, ramené d'Angleterre une exigence de « propreté exquise » des pansements, des blessés, des salles et du matériel, tout à fait prémonitoire de la future asepsie.

Le 25 février 1828, Charles Pellarin embarque comme second médecin sur la gabarre *Le Rhône*, installée en bâtiment-hôpital. C'était une des premières tentatives faites pour améliorer le rapatriement des malades des territoires d'outre-mer, et le ministre Hyde de Neuville, l'ancien conspirateur royaliste, s'y intéressait beaucoup. Pendant plus d'un an, *Le Rhône*, sur lequel un

moment avait servi Eugène Sue, allait courir les mers, d'abord vers la Martinique et la Guadeloupe puis, après un premier retour à Brest, ralliant les côtes du Portugal et Cadix, ramenant encore en Bretagne les restes du corps expéditionnaire, enfin effectuant deux croisières au Sénégal et à Cayenne avec, parmi les passagers de retour, le lieutenant de la Roncière dont, plus tard, le procès devait défrayer la chronique. Les péripéties de la traversée, les événements locaux, la politique, les épidémies et la santé du bord, tout cela fournit à Pellarin de multiples occasions de réflexion qui nous replacent dans le contexte, où l'esclavage, les mœurs, la prostitution, le système socio-économique, l'éventail pathologique sont tour à tour mis en discussion. Rentré à Brest enfin, Pellarin débarque le 16 juillet 1829, après un dîner-gala d'adieu du *Rhône*, qui fera naufrage en 1834 sur les côtes de Provence, heureusement sans pertes humaines.

Après un joyeux séjour à Pontanezen, il fait pendant trois mois d'hiver le service du stationnaire de rade *La Charente*, puis un stage à l'hôpital Saint-Louis de Brest, au début de 1830. Le port est dans un état d'activité fébrile, car l'expédition d'Alger se prépare. Et le 13 mars 1830, Charles Pellarin embarque comme second chirurgien sur la frégate *La Médée*, qui rallie bientôt Toulon, base de rassemblement de la flotte et de l'armée, offrant un spectacle extraordinaire.

Le 25 mai, par un temps superbe, l'immense flotte appareille dans un somptueux frissonnement de voiles ensoleillées. Et après une longue attente aux Baléares, ce fut le débarquement victorieux du 13 juin 1830 à Sidi-Ferruch, à l'ouest d'Alger. Quelques tournées à terre, le transport et le traitement des blessés, d'abord à Mahon, puis à Toulon, allaient permettre à Pellarin d'envoyer au *Constitutionnel* un article que les ennuis d'une quarantaine imposée à Saint-Mandrier lui avaient suggéré pendant ses loisirs forcés. Mais les événements allaient se charger de donner à la presse d'autres pâtures, car on était le 24 juillet 1830... Peu après, sur *La Médée* en rade, un vieux timonier, avisant le commandant qu'il apercevait à terre un drapeau tricolore, avait été mis aux fers comme visionnaire jacobin pendant quelques minutes, avant que la nouvelle ne fut confirmée... Fort joyeux des changements, et muté à nouveau à Brest, Pellarin en profita pour traverser lentement la France par Lyon, Dijon et Paris où il va rester quelques semaines : il visite les cliniques de Dupuytren, Boyer, Larrey et Roux, encombrées de blessés de juillet sur leurs « lits de douleur », et il assiste aux premières revues passées par Louis-Philippe. Retrouvant Kérouman et d'autres amis, il est entraîné à la loge maçonnique de la rue de Grenelle, mais ne donne pas suite à cette initiation qui l'ennuie... Puis, repartant vers la Bretagne, s'arrêtant pour voir son père retiré à la ferme des Salles en Saint-Alban, il se présente enfin à Brest au Conseil de santé, qui l'affecte une fois de plus à Pontanezen. C'était, nous l'avons vu, « une sorte d'abbaye de Thélème » pour les jeunes chirurgiens « entretenus » et leurs amis les enseignes et les aspirants : « On y chantait beaucoup, on y dansait même quelquefois. » ... Malheureusement aussi, on y discutait ferme sur la politique, la religion, la philosophie, les chimères enfin des sectes à la mode, comme le saint-

simonisme, et c'est ce qui va faire glisser presque vers un abîme sans fond Charles Pellarin, trop loyal et trop crédule... Car les distractions locales, la poésie, le risque d'une nouvelle chouannerie, l'héroïque retour de *La Bressane* désemparée par un coup de vent en plein Atlantique, ou l'incendie du musée d'Artillerie de Brest avec ses merveilles, les événements quotidiens en somme, ne suffisaient pas à occuper son esprit. Une remarque singulière ajoute qu'il recommençait à souffrir de crises d'asthme, alors qu'il n'en avait jamais pendant ses embarquements.

Contrastant avec cette vie de garnison et cette ambiance de salle de garde, la propagande obstinée d'une « mission » saint-simonienne dirigée par le médecin Rigaud et l'avocat Charton envoûte littéralement Pellarin, dès septembre 1831. On a quelque peine à imaginer qu'il se sentait prêt à répondre à l'appel du Père Enfantin, qui se proclamait *loi vivante*, pour rénover l'humanité, améliorer la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, et planifier l'économie sous le voile d'un nouveau mysticisme. Prenant contact près de Plouescat avec « le Père » Louis Rousseau, qui était parvenu à gagner sur la mer des terrains qu'il avait mis en culture en créant le domaine de Keremma dédié à sa femme, Pellarin rencontra chez lui « l'apôtre » Talabot, se voua à l'aider dans des réunions de propagande à Brest et à Landerneau, et finit par adresser au Conseil de santé une lettre de démission, afin de pouvoir rejoindre le Père Enfantin à Ménilmontant, se consacrer entièrement à la nouvelle vie et rompre avec le vieux monde. Les médecins-chefs de Brest, qui l'estimaient fort, « tantôt amicaux, tantôt sévères », abasourdis par ce coup de folie, tentèrent vainement de le faire revenir à la raison. Mais devant cette incroyable résolution, ils finirent par céder de mauvaise grâce, comme nous l'apprend une note du Préfet maritime du 18 juin 1832, qui se trouve dans le dossier de Pellarin aux Archives du service historique de la Marine, et le ministre ne put qu'approuver cette démission. Pour comble, « afin d'offrir au Père Suprême ses ressources financières personnelles », Pellarin vendit à son père désolé la ferme des Salles qu'il possédait, régla ses dettes, partit pour Paris et se fit transporter avec sa malle à Ménilmontant pour s'installer dans la maison des saint-simoniens. L'état d'exaltation mystique dans lequel il se trouvait ne résista pourtant pas plus de six semaines à la vie monacale assez grotesque dans laquelle vivaient les disciples autour du Père « renfermé dans sa majesté olympienne », tandis que l'épidémie de choléra emportait bientôt Talabot et Bazard, alors entré en dissidence. Cet épisode tragi-comique, dont Pellarin nous décrit très longuement les détails, avec en particulier la résistance désespérée des familles des « apôtres » à l'emprise de la secte, finit par lui dessiller les yeux et, le 10 août 1832, il décida de quitter Ménilmontant, se retrouvant sans moyens de vivre et sans buts de vie. Il faillit se laisser mourir, pensant même au suicide. Des amis l'aiderent, l'engagèrent à tenter de reprendre sa démission, mais il ne put accepter de faire une rétractation publique exigée par le Conseil de santé. Devenant disciple de Fourier, rencontrant Lamenais dont il avait connu le frère, Jean-Marie, au collège de Saint-Brieuc, présenté chez lui à Sainte-Beuve qu'il essaye vainement de convertir aux doctrines des phalanstériens, il allait entreprendre une carrière nouvelle de journaliste,

au *Phalanstère*, à *La réforme industrielle*, à *La démocratie pacifique*, à *La science sociale* et à *l'Impérial* de Besançon qu'il dirigea de 1834 à 1839. Puis il va retourner vers la médecine, passant sa thèse en 1840, à Paris, sur « La myélite ». Plus tard, en 1847, il songe à concourir pour un poste de médecin de la Santé dans les ports du Levant, et son ancien chirurgien en chef Fouillioy, devenu inspecteur général du service de Santé de la Marine, le recommande avec de grands éloges au ministre ; mais le poste est déjà pourvu. Alors, pendant plus de trente ans, il exercera comme médecin de quartier à Montrouge, écrivant de nombreux articles et publiant des livres médicaux : sur le mal de mer, dont il attribuait l'origine à la diminution de la masse sanguine dans le cerveau, comme le feront aussi son futur beau-frère Littré et Robin ; sur le « choléra ou typhus indien », dont il tentait de préciser les conditions épidémiologiques. Il publie aussi plusieurs ouvrages sur Fourier, la théorie sociétaire, la philosophie positive, le droit de propriété, la civilisation, le progrès. Chaque année, il prononce un discours après la mort de Fourier sur sa tombe. Il est membre de la Commission d'hygiène pour les écoles, du Comité de vaccine de Sceaux ; il adresse des rapports à différentes Académies et remplit les fonctions de chirurgien-major de la Garde nationale. Lauréat de l'Académie de médecine en 1857 et 1865, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1868, sur proposition du Grand chancelier, appuyé par les autorités de la Marine.

Ses deux demi-frères, les jumeaux Constant-Jacques et Augustin-Désiré, nés le 22 septembre 1816, seront tous deux médecins principaux de la Marine, et leur carrière se passera presque entièrement aux Colonies, surtout aux Antilles. L'un d'entre eux, Constant-Jacques, sera le héros peu banal d'un épisode curieux : ayant soutenu une thèse de doctorat sous la présidence de Nélaton, à Paris, sur le Service de santé naval, il encourut la colère de ses autorités et fut mis en non-activité par retrait d'emploi, le 7 septembre 1853, « attaquant d'une manière injuste et mensongère le corps auquel il appartient ». La décision du ministre fut cependant vite annulée, et il fut rappelé à l'activité le 28 septembre, « ayant présenté une autre thèse... » remarquable sur *Le diabète sucré* où il cite déjà Claude Bernard.

Charles Pellarin mourut à Paris, en 1883, deux ans après son beau-frère Emile Littré. Nous n'avons guère d'autres renseignements sur les rapports entre les deux hommes qu'un passage d'un article de Guardia dans la *Revue scientifique*, disant que « parmi les personnes qui ont bien voulu nous aider de leurs souvenirs, nous avons à citer... l'excellent docteur Pellarin... ». De plus, un article paru le 25 septembre 1920 dans *Le Correspondant*, invoque le témoignage du docteur Pellarin : « Littré ne voulait plus dans les trois derniers mois de sa vie qu'on lui parlât de rien touchant la doctrine de la Revue positiviste... »

On sait les polémiques soulevées par le baptême *in extremis* du grand lexicographe. Lorsqu'on connaît l'esprit libéral et dénué de sectarisme, quoique parfaitement convaincu dans ses opinions, de Charles Pellarin, le témoignage de cet homme loyal est de poids. Il mettait au-dessus de tout l'attitude de tolérance et le respect des opinions des autres, et lorsqu'il

racontait dans ses souvenirs certaines scènes dramatiques des luttes révolutionnaires aussi bien que des épisodes peu connus de la vie de Jobert de Lamballe ou de Broussais, de Lamennais ou de Legris-Duval, toujours cette exigence de conscience était présente. Il n'était pas pour rien le petit-fils de Rogon de Kertanguy, l'aristocrate républicain qui avait mis en jeu sa vie pour sauver les enfants des familles royalistes de la Guyomaraïs et de Nantais, décimées par la Terreur. Il n'oubliait pas l'exemple de son père, l'ancien garde suisse du 10 août, devenu sergent républicain à la 13^e demi-brigade, capturé par les Vendéens à Cholet, et sauvé de l'exécution par le cri de grâce élevé, devant ses soldats, par Bonchamp mortellement blessé.

Puisse cette modeste étude inspirer à des chercheurs ou à des étudiants le désir d'approfondir la vie de cet homme de bien, qui nous a paru si caractéristique de son temps, de son milieu et de sa Bretagne natale, enfin si digne aussi de susciter de nouveaux éclaircissements sur l'entourage familial de Littré.

Orientation bibliographique et sources :

Nous tenons à remercier très vivement M. Georges Pellarin, pour l'accueil chaleureux et les renseignements qu'il a bien voulu nous donner sur son arrière-grand-père. Notre gratitude va aussi à M. Busson et à ses collaborateurs, au Service historique de la Marine, et à Mlle Molitor, à la Bibliothèque interuniversitaire de médecine, pour l'aide qu'ils nous ont apportée, ainsi qu'aux bibliothécaires de la Bibliothèque municipale d'Avranches et à Mmes Lupovici et Chapuis, à la Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine.

Archives. — Service historique de la Marine, Archives du personnel :

1. Dossier n° 443. — Esprit-Charles Pellarin.
2. Dossier n° 689. — Augustin-Désiré Pellarin.
3. Dossier n° 440. — Constant-Jacques Pellarin.

Oeuvres de Charles Pellarin :

4. Charles PELLARIN. — « Sur le diagnostic de la myélite aiguë ». Thèse de doctorat en médecine, Paris, 1840.
5. Charles PELLARIN. — « Mémoire sur le mal de mer », lu en 1847 à l'Académie des sciences, in 8°, Paris, 1851.
6. Charles PELLARIN. — « Souvenirs anecdotiques, médecine navale, saint-simonisme, chouannerie », in 8°, 240 p. Librairie des sciences sociales, Paris, 1868.
7. Charles PELLARIN. — « Le choléra ou typhus indien », gr. in 8°. Librairie des sciences sociales, Paris, 1868.
8. Charles PELLARIN. — « Le choléra, comment il se propage, comment l'éviter », Paris, 1873.
9. Charles PELLARIN. — « Sur le droit de propriété (réponse à quelques attaques) ». Brochure in 18, Besançon, 1840.
10. Charles PELLARIN. — « Allocutions d'un socialiste », Paris, 1847.
11. Charles PELLARIN. — « Essai critique sur la philosophie positive », gr. in 8°, 328 p., Dentu, Paris, 1864.
12. Charles PELLARIN. — « Qu'est-ce que la civilisation ? ». Tiré à part du *Bulletin de la Société d'anthropologie*, Paris, 1867.
13. Charles PELLARIN. — « Fourier, sa vie et sa théorie ». 5 éditions de 1839 à 1871, in 18, Librairie des sciences sociales. (+ « Théorie sociétaire », 2^e partie de l'ouvrage précédent, paru à part).
14. Charles PELLARIN. — « Considérations sur le progrès et la classification des sociétés ». Tiré à part du *Bulletin de la Société d'anthropologie*, Paris, 1872.
15. Charles PELLARIN. — « Lettre inédite de Fourier adressée au Grand-Juge, le 4 nivôse an XII », in 18, Paris, 1874.

De Constant-Jacques Pellarin (parfois appelé Constantin-Jacques) :

16. 1^{re} thèse de doctorat en médecine : « Aperçu sur le Service de santé de la Marine », Paris, 1853.
17. 2^e thèse de doctorat en médecine : « Du diabète sucré » (soutenue le 16-8-1853, n° 71), gr. in 8°, 46 p., Rignoux, Paris, 1853.

D'Augustin-Désiré Pellarin :

18. « Hygiène des pays chauds, contagion du choléra démontrée sur l'épidémie de la Guadeloupe », couronné par l'Académie de médecine en 1872 et par l'Académie des sciences en 1873, in 8°, 368 p., Baillière, Paris, 1872.

Sur Emile Littré :

19. Recueil factice provenant de la bibliothèque de J.-B. Baillière se trouvant à la bibliothèque d'Avranches (cote Po. 934), avec en particulier :
- « Glanum », ou « Comment j'ai fait mon dictionnaire », par Emile Littré (p. 390 à 442).
 - J.-M. GUARDIA. — « Littré », in *Revue scientifique*, p. 13 à 23, citant « l'excellent docteur Pellarin ».
20. C.A. SAINTE-BEUVE. — « Notice sur M. Littré, sa vie et ses travaux », in 8°, 108 p., Hachette, Paris, 1863.
21. Jules CLARETTE. — « Portraits contemporains : Littré » (p. 371 à 384), in 8°, Paris, s.d.
22. Frédéric GODEFROY. — « Monsieur Littré », in 8°, 30 p., *Les lettres chrétiennes*, Paris, 1881.
23. G. DAREMBERG. — « L'œuvre médicale de M. Littré », in *Revue des deux mondes*, 1^{er} août 1882, p. 634-671.
24. Barthélémy SAINT-HILAIRE. — « Littré », in *Chronique médicale*, 1^{er} janvier 1895, p. 16-24.
25. Docteur CABANES. — « L'œuvre médicale de Littré », in *Chronique médicale*, 1^{er} janvier 1895.
26. Docteur Maurice de FLEURY. — « Eloge de Littré », prononcé à l'Académie de médecine le 16 décembre 1920, in 8°, 40 p. Masson, Paris, 1920.
27. Article paru dans *Le Correspondant* du 25 septembre 1920 sur Littré et sa fille, p. 991 à 1006. Le témoignage du docteur Pellarin est invoqué.
28. Docteur BENASSIS. — « Littré », in *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, avril à juin 1932.
29. M. GENTY. — « Biographies médicales : Robin, Littré », Baillière, Paris.
30. Docteur J. TORLAIS. — « Littré », in *Progrès médical* du 21 décembre 1956, p. 455 et 456.
31. P. VALLERY-RADOT. — « Littré », in *Médecine de France*, n° 81, 1957.
32. Marie-Thérèse LOUIS-LEFEBVRE. — « Un prêtre, l'abbé Huvelin », Lethielleux, Paris, 1958.
33. Léon BLOUET. — « Les Littré, famille de la baie du Mont-Saint-Michel », in 8°, 32 p., tiré à part des *Annales du Mont-Saint-Michel*, 1960, n° 2 et sq., Editions Notre-Dame, Coutances, 1960.
34. Jean-François SIX. — « Littré devant Dieu », in 8°, 222 p., Editions du Seuil, Paris, 1962.

Sur le Service de santé naval :

35. Jacques LÉONARD. — « Les officiers de Santé de la Marine française de 1814 à 1855 », in 8°, 334 p., Klincksieck, Paris, 1967.